

DE L'ORIGINE DES FAMILLES, DES PEUPLES ET DES RACES

La recherche des origines est-elle de la compétence de l'anthropologie, ou ce genre d'étude est-il d'une valeur douteuse et peut-être même inutile?

Un anthropologiste italien et non des moins illustres, aussi spirituel que sceptique, semble se ranger à ce dernier avis.

« Quant à moi, dit-il, fidèle à mon vieux dogme sceptique mais prudent, il faut, quand il s'agit de la classification des races, exclure autant que possible leur origine, car la recherche de ces mêmes origines est la source la plus féconde des erreurs ethnologiques » (1).

Nous ne partageons point ni cette excessive prudence ni ce scepticisme absolu et nous estimons, au contraire, qu'il est du domaine de l'anthropologie historique de scruter le passé des races présentes, afin d'arriver à déterminer leurs origines, à l'aide d'un patient travail d'analyse suivi d'une synthèse raisonnée.

Le présent mémoire n'est pas une justification personnelle de mes propres recherches. Je ne fais que suivre le chemin tracé par une grande partie de la science allemande: ces recherches ont été entreprises pour préciser la méthode suivie, pour expliquer la marche lente mais sûre des études analytiques, pour éclairer le bienfondé de la synthèse et rendre, pour ainsi dire, palpables les résultats obtenus.

La connaissance des origines d'une famille, d'un peuple ou d'une race, offre un égal intérêt.

(1) PAOLO MANTEGAZZA, *Studi sull' Etnologia dell' India*, Firenze, 1886, pp. 22.

Tout individu intelligent, soucieux de sa santé, curieux de l'origine de ses qualités, ou de ses défauts psychiques, sera évidemment désireux de connaître ses aïeux; ainsi, il sera renseigné au sujet des maladies, susceptibles d'être transmises par voie d'hérédité, ainsi que sur des tares morales, parfois tout aussi transmissibles.

Désormais, *une table des aïeux* scrupuleusement établie à remplacer *l'arbre généalogique* d'autre fois, qui dans sa sèche nomenclature ne fournissait que des renseignements fort incomplets, ne s'occupant que de la lignée directe et négligeant complètement les aïeux de la mère, de la grand'mère, de l'aïeule, de la bis-aïeule, etc.

Nous devons cette heureuse innovation à M. Lorenz (1) l'historien allemand bien connu, auquel revient le mérite incontesté d'être le véritable fondateur des études de généalogie scientifique. Ce genre de recherches est tout aussi important pour l'histoire des familles que pour la connaissance des lois qui régissent l'hérédité.

Par exemple, grâce à elles nous savons que la fameuse lèvre des Habsbourg leur est venue d'une obscure princesse de Massovie et qu'elle a été transmise à la Maison de Lorraine et aux Médicis, par l'amphimixis, c'est à dire par les femmes.

Déjà Darwin avait fait observer que quelques ancêtres avaient dû posséder une force de transmission particulièrement intense. C'est le seul moyen d'expliquer l'existence de certaines particularités typiques que des croisements répétés avec des femmes étrangères n'ont pu faire disparaître.

Nous voulons parler des *types de famille*. En théorie, si la masse héréditaire se répartissait également entre les différents ascendants, il en reviendrait au père la moitié, au grand'père le quart, à l'aïeul un huitième, au bis-aïeul $\frac{1}{16}$ et ainsi de suite; mais, en réalité, les choses ne se passent pas ainsi. La prépondérance de la lignée directe masculine est incontestable quand ils'agit de la transmission du *type de famille* de père en fils. Mais, d'autre part, il paraît tout aussi bien démontré que ce type caractéristique, comme p. e. le menton et les oreilles des Ptolémées, le nez des Séleucides, les bosses sourcilières des roi gréco-bactriens, la lèvre des Habsbourg, le nez aquilin des Bourbons, la machoire de la ligne Ernestine de Saxe, se transmettaient à d'autres famille par l'amphimixis. Il faut noter cependant, que chacune de ces familles montrait des dispositions favorables à la transmission de ces particularités typiques.

(1) O. LORENZ, *Lehrbuch der wissenschaftlichen Genealogie*, Berlin, 1898.

Ernest Devrient, qui a fait un travail fort curieux sur la transmission du type de famille, chez la ligne Ernestine de Saxe, a constaté la persistance de ce type chez les descendants mâles; pendant six générations, sur 23 princes, tous eurent les yeux bruns à l'exception d'un seul. De père en fils, il existe une grande similitude pour les traits du visage et surtout pour la conformation de la machoire inférieure qui constitue un caractère typique. Le crâne paraît brachycéphal, la face ovale est osseuse mais pleine. Des unions avec des femmes blondes eurent pour conséquence des générations entières blondes, mais la couleur brune reparut aussitôt à la génération suivante (1).

Le criminaliste est tout aussi intéressé aux recherches généalogiques, car ainsi ses observations gagneront si non en certitude du moins en précision, s'il peut remonter la table des aïeux d'un criminel qui tient parfois une tare d'un collatéral. Seule, une étude approfondie de la généalogie scientifique lui permettra de se renseigner à ce sujet.

Veut-on connaître un autre côté vraiment intéressant de ces études? Citons un exemple emprunté au domaine de la psychologie.

M. Lorenz en examinant attentivement la table des aïeux des enfants de la reine Victoria, a constaté que les fils avaient surtout hérité de la florissante santé et de la belle humeur de leurs aïeux de Saxe, tandis que les filles avaient reçu en apanage, la haute culture intellectuelle et les dispositions artistiques de cette même lignée. Les princes tiennent au physique des Cobourg et au moral des Hanovre, l'inverse a lieu pour les princesses.

L'auteur cite un joli exemple de cette hérédité. La princesse Alice de Hesse, fille de la reine Victoria, connue par la distinction de son esprit et son admirable amour maternel, a laissé des lettres aimables et spirituelles, pleines de propos éclairés. Chose étrange, la tournure de ses phrases rappelle celle de la correspondance si remarquable de sa bis-aïeule paternelle, la princesse de Reuss-Ebersdorf, épouse de François Frédéric de Saxe-Cobourg. Cependant cette dernière correspondance ne fût publiée qu'après la mort de la princesse Alice qui n'avait pas même soupçonné son existence.

Les études généalogiques eurent encore d'autres effets importants. On se rendit compte de l'influence considérable exercée par la *perte des aïeux*, sur les descendants d'une famille.

(1) O. LORENZ, *loc. cit.* p. 392 et suiv.

Expliquons ce que l'on appelle la perte des aïeux.

Chaque individu possède normalement 4 aïeux, 8 bis-aïeux, 16 tris-aïeux, etc. Si les parents de cet individu sont cousins-germains, le nombre des 4 aïeux reste le même, mais celui des 8 bis-aïeux se réduit à 6, celui des 16 tris-aïeux à 10 seulement, et ainsi de suite. Ces pertes sont occasionnées par la circonstance, que les mêmes ascendants figurent plusieurs fois sur la même rangée de la table des aïeux. Il en résulte forcément que ces ancêtres dont les noms se trouvent plusieurs fois répétés, exercent ainsi par leurs qualités et leurs défauts une influence prépondérante sur leurs descendants, à savoir, que ces qualités et ces défauts transmis par l'hérédité gagnent en intensité. Il nous paraît oiseux d'insister sur la vérité absolue de ce fait généalogique.

Par suite de ce que nous venons de dire, nous voyons que les recherches des origines d'une famille, basées sur des études de généalogie scientifique, ne sont pas un vain passe-temps, ou un moyen de se glorifier du nombre plus ou moins considérable de ses ancêtres, mais bien plutôt, une source féconde d'études qui permettent de se renseigner sur ancêtres d'un individu et d'expliquer ainsi ses caractères physique et psychique.

Arrivons aux peuples. Il est aisé de constater que même les peuples les plus primitifs n'offrent point une unité absolue de type. Plus un peuple est civilisé, plus le nombre des « unités somatologiques » dont il est composé augmente. M. Deniker, dans son beau livre « Les races et les peuples de la terre » démontre cette vérité d'une façon irréfutable.

Lorsqu'il s'agit d'un peuple, dont on veut connaître les origines, il faut tout d'abord le décomposer en types bien distincts, qui se différencient entre eux par des caractères anthropologiques primordiaux, tels que, l'indice céphalique, l'indice nasal, l'indice frontal, l'angle-facial, la couleur des yeux, des cheveux, de la barbe, la coloration de la peau, la taille, etc. Ce travail a été fait en Italie sur une vaste échelle, par le docteur Livi, en Allemagne, pour le Grand-Duché de Bade par M. Otto Ammon; en Suède par M. Rétzius, en Russie par Zograff et M. Stieda, en Asie mineure par M. de Luschian, au Caucase par M. Chantre, en Grèce par Hueppe et Ornstein, en Espagne par Hoyos Sainz et T. Avanzadi, en Portugal par MM. Fonseca Cardoso et Gongales Lopez, etc., en France enfin, par le docteur Collignon, MM. de Lapouge, Tépinaud, Hervé, Derand de

Gros, Fallot, Mahoudeau, etc., et ces différents travaux ont été admirablement condensés par M. Ripley, dans son livre sur « Les Races de l'Europe »,

Du reste, ce genre de recherches avait été déjà inauguré par Broca dont le vaste génie avait reconnu de suite le profit qu'on en pouvait tirer. Son mémoire sur les Celtes est comme monographie un modèle dans son genre. Ainsi l'analyse mène logiquement à la synthèse qui souvent n'a rien d'absolue, mais qui souvent aussi projette une vive lumière sur des questions demeurées jusqu'alors obscures.

Les peuples actuels ne doivent pas être confondus avec les races d'autrefois et il faudrait être privé de bon sens pour contester cette vérité qui se dégage nettement de toute étude sérieuse. Il serait donc absurde de vouloir chercher des Aryens purs parmi les Hindous de nos jours, et même parmi les Anglo-Saxons et les Scandinaves. (J'avais dit plus haut que j'étais un partisan convaincu de la nouvelle école allemande, cette observation me paraît nécessaire pour mes affirmations). A défaut des mélanges considérables et pour ainsi dire non interrompus, les lois de sélection, de variabilité, d'influence de milieux biologiques, suffiraient à expliquer la disparition de ces Aryens. Mais un chercheur pourra aisément se convaincre que, si les habitants de la Suède ont le plus de chance de ressembler aux antiques Aryens, on peut aussi rencontrer ailleurs les traces de ces même Aryens.

Il est donc tout aussi inexact de vouloir soutenir, à l'exemple de certains savants anglais, que la population actuelle de l'Inde est d'une uniformité telle, qu'il est impossible de distinguer un Brahmane d'un balayeur des rues. Certains caractères aryens ont survécus malgré le mélange, plus ou moins intense, qui a eu pour résultat l'absorption des Aryens par les éléments autochtones. Pourtant quelques uns de ces caractères aryens subsistent, M. Mantegazza lui-même, ne le conteste pas, l'observateur les rencontre à chaque pas, surtout dans la partie septentrionale de l'Inde; tels la taille élevée, la leptoprosopie, la leptorrhinie et la coloration *relativement* claire de la peau, sont là des traces indéniables du sang aryen.

Ce qui est vrai pour les peuples de l'Inde l'est également pour ceux de l'Asie Centrale. Les brachycéphales des bassins du Syr et de l'Amou-Daria et du Tarim sont de même essence que leurs frères de l'Europe alpestre, dans leur commune origine asiatique; comme l'Ecole allemande le pense.

(Je me sers à dessein des anciens vocables pour être compris et pour ne pas augmenter la confusion qui existe déjà).

Ce type a généralement le crâne cérébral mongolique et le crâne facial aryen. Je parle ici des Galtchas, des Tadjiks et des Sartes.

Il serait tout aussi inexact de vouloir proclamer l'uniformité du type des peuples de l'Asie Centrale, mais fort heureusement personne n'y a songé, jusqu'à présent du moins.

Le langage ne peut entrer en rien pour la détermination du type. On ne saurait assez le répéter, c'est la communauté du type qui constitue une race, c'est la communauté de la langue, des mœurs et des croyances qui constitue un peuple.

En Asie Centrale aussi, parmi les peuples que je viens d'énumérer plus haut, on rencontre à l'état sporadique des types aryens et plus souvent encore mongoliques. Les premiers ont même conservé la dolichocéphalie et la coloration claire de l'Iris, avec la barbe et les cheveux blonds. Ce sont là évidemment des vestiges d'un mélange fort ancien sans doute avec des éléments aryens.

Dans ce travail, nous ne parlons que de l'Inde et de l'Asie Centrale, parce que nous connaissons leurs habitants que nous avons étudiés sur place. Dans mon ouvrage intitulé « Les Aryens au Nord et au Sud de l'Hindou-Kouch » j'ai voulu indiquer que toutes ces peuplades appartenant soit au rameau iranien, soit au rameau indien, parlaient des langues aryennes, mais j'ai eu soin d'ajouter qu'un véritable abîme anthropologique les séparait les unes des autres. A mes yeux, le fond de la population préaryenne, aussi bien au Nord qu'au Sud du Caucase Indien, a dû être absolument différent; brachycéphale au Nord, dolichocéphale au Sud; des deux côtés, les éléments aryens ont été rapidement submergés par les autochtones. Cette absorption s'est effectuée sans doute, à une époque bien plus ancienne au Sud de l'Hindou-Kouch, qu'au Nord de cette chaîne de montagne.

Qu'il me soit permis de formuler quelques observations personnelles. On m'a reproché souvent d'avoir déserté l'école de l'origine asiatique des Aryens et de brûler aujourd'hui ce que j'avais adoré jadis. Il paraît que ce n'est pas seulement en politique qu'on change d'opinion. Il est vrai qu'en 1884, j'avais cru au *mirage asiatique*, je pensais que le berceau des Aryens devait être cherché dans le Haut-Bassin de l'Oxus; mais il est tout aussi vrai que des doutes

vinrent assaillir mon esprit sur la vraisemblance de cette thèse, vu les conditions biologiques des régions pamiriennes. Les travaux de Wilser, de Penka, d'Otto Ammon, de de Lapouge sont venus me convaincre et ont déterminé le changement survenu dans mes opinions scientifiques. Peut-être, comme beaucoup de néophytes, suis-je allé un peu loin dans mes nouvelles affirmations lesquelles ont paru confuses à certains anthropologistes ne partageant point ma manière de voir; mais je puis affirmer qu'elles sont sincères.

Revenons à notre sujet.

Après avoir, grâce à des travaux anthropométriques et à des observations sur les vivants, décomposé les éléments hétérogènes dont un peuple est formé, après les avoir analysés avec soin et disposés en séries accompagnées de tableaux graphiques, on arrive forcément à s'occuper du passé de ce peuple, passé dont on trouve les traces palpables à chaque pas.

On est tenté tout naturellement de consulter, à défaut de recits historiques, des documents iconographiques (monnaies, médailles, camées, intailles, bas-reliefs, bustes et statues) qui remontent souvent à une haute antiquité et nous fournissent ainsi des renseignements précieux sur le passé somatique de ce même peuple.

Si je dis, *de ce même peuple*, évidemment je me sers d'un euphémisme, car pour rester dans la vérité scientifique, il faudrait dire, des habitants qui ont précédé le peuple actuel dans l'aire géographique qu'il occupe de nos jours. Cependant, un peuple a beau disparaître de l'histoire, il ne meurt jamais, il survit toujours sous une forme quelconque et doit ses caractères propres à des transformations successives provoquées par des croisements, par des mouvements sélectifs et même par une trop grande perte d'aïeux. La même chose peut se dire des familles, lesquelles généralement ne s'éteignent qu'en apparence; elles survivent dans la descendance des femmes et, à ce propos, il ne me paraît point exagérer de dire, que nous rencontrons, encore aujourd'hui, en Italie, par exemple, des descendants de César, de Caton et de Scipion,

Pour bien faire comprendre ce que nous entendons par la soi-disant disparition d'un peuple, choisissons un exemple. Les Florentins d'aujourd'hui ne ressemblent en rien à ceux de la Renaissance; d'après les tableaux des maîtres de cette époque, la plus grande partie des Florentins d'alors étaient blonds, avaient les yeux bleus et paraissent avoir été dolichocéphales; tandis que ceux de nos jours

sont ou châtains ou bruns et souvent hyperbrachycéphales. Il suffit à cet effet d'aller admirer au Musée de l'Académie les tableaux de Fra Angelico, et de se promener dans les rues de Florence.

Botticelli aussi peint ses anges blonds, un seul excepté, et toujours le même, fait contraste dans le tableau. Cet ange brun de Botticelli, me rappelle le *noir* Clitus dans Quinte-Curce. Il paraît certain que l'auteur latin ne se serait point exprimé ainsi, si la majorité des Macédoniens avait été brune.

Toutefois, il serait téméraire de vouloir prétendre qu'aucune goutte de sang des Florentins du Beato Angelico, ne coule plus dans les veines des contemporains de M. d'Annunzio. Seulement l'élément germanique (Goth, etc.) s'est mélangé depuis, dans les éléments Ligures, Ombro-latins combinés avec une infusion de sang étrusque, probablement même proto-étrusque. D'aucuns disent, que l'h aspirée, dont les Florentins font suivre le e initial des mots, leur est venue du langage des Étrusques et d'autres voient même une certaine ressemblance entre les personnages peints ou sculptés sur les sarcophages étrusques du Musée National et les Florentins de nos jours. (Celui qui veut trouver des ressemblances, en trouve).

Il y a donc eu, dans ce cas, une transformation que personne ne saurait nier.

Les portraits historiques ne remontent jamais aussi haut que les intailles et les monnaies. Nous possédons des portraits monétaires de Ptolémée Soter, datant du 3^e siècle avant notre ère; le Cabinet des Médailles de Vienne renferme, un superbe camée représentant les portraits conjugués de Ptolémée Philadelphe et d'Arsinoë II, d'une provenance presque tout aussi ancienne.

Il est inexact de supposer que le graveur en médailles ou le lithoglyphe ait cherché à idéaliser leurs modèles, dont le caractère essentiel, typique se trouve toujours fidèlement reproduit. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter un coup d'œil sur les médailles des Arsacides. Si Arsace I n'avait pas eu un nez d'une forme étrange et d'une longueur démesurée, jamais le graveur ne se serait avisé de lui en dessiner un aussi grotesque. Si la plupart des rois du Pont n'avait point eu des faces peu avenantes, l'artiste se serait bien gardé de les représenter ainsi. Ces exemples peuvent se multiplier à l'infini. Il résulte de tout ceci, que les portraits monétaires correspondent bien aux types des eugéniques des peuples chez lesquels ils ont été frappés.

On nous objectera peut-être, que les familles régnautes ne comprennent qu'une infime minorité. Mais ces eugéniques représentent bien le prototype de la masse dirigeante.

Il en est de même des œuvres de la statuaire. Le sculpteur de l'antiquité qui a représenté l'Alexandre Balas du Musée National de Rome, a été aussi fidèlement réaliste dans sa composition que l'*Ignoto fiorentino*, auquel nous devons le surprenant buste de Charles VIII, roi de France; aucun de ces deux artistes n'a flatté son original. L'usurpateur Syrien voulait, comme on le sait, ressembler à Alexandre le Grand. Comment aurait-il consenti à évoquer la silhouette d'une espèce d'Hercule forain, s'il ne lui avait pas ressemblé en réalité? Mais en vérité, j'enfonce des portes ouvertes.

M'est d'avis que les exemples cités suffiront à faire ressortir l'utilité des recherches iconographiques pour l'anthropologie. N'empêche que ce genre d'études exige une extrême prudence, car les documents iconographiques les plus précieux, ne peuvent jamais présenter une exactitude aussi absolue que les mensurations anthropologiques. Il n'est pas douteux qu'il serait tout aussi malséant de vouloir comparer l'indice céphalique, pris sur un crâne sec, à un indice latéral pris sur une monnaie, fût-elle même de la dimension des médailles de Tarse ou du bel Eucratide en or, du Cabinet de France.

La période que l'histoire nous signale comme étant le déclin et la disparition d'un peuple présente un vif intérêt à l'observateur, car cette période correspond à un mélange, à une fusion plus ou moins intenses et plus ou moins rapides. Un peuple, je le répète, ne meurt jamais, il ne disparaît qu'en apparence; il est absorbé par le vainqueur ou l'absorbe de son côté; cela dépend tout autant de son nombre que de son degré de culture.

Il est certain que les peuples sauvages restés au bas de l'échelle humaine, peuvent disparaissent totalement, comme par exemple les Tasmaniens.

L'endogamie indispensable, dans le principe, à tout développement de civilisation, l'endogamie, seule à même de former des peuples de génie, amène fatalement dans son excès, un ralentissement dans le développement normal, suivi d'une stagnation, d'un figement, d'une espèce de léthargie, phénomènes si heureusement décrits par le docteur Reibmayr. Mais le mélange survient et la vie

renait. Ce mélange pratiqué avec mesure et avec des éléments congénères ⁽¹⁾ est salutaire, mais dès qu'il est excessif, il devient fatal et entraîne une déchéance physique et morale. A cet effet, il suffit de citer Athènes, Sparte et Rome.

Mais un autre facteur encore contribue puissamment à la déchéance d'un peuple. Ce facteur c'est l'extermination des *Eugéniques*. M. Otto Seeck dans son admirable livre sur « *La fin du Monde antique* » ⁽²⁾ a consacré à cette question un chapitre des plus éloquents, dont la lecture serait profitable à tous ceux qui, de près ou de loin, s'occupent de politique. Il dépeint sous de vives couleurs cette extermination des *Eugéniques* à Rome, où Marius et Sylla s'étaient chargés de faire disparaître, l'un la fleur de l'aristocratie, l'autre celle de la démocratie. Il en résulta ce sénat corrompu, vil, abjecte, se traînant aux pieds de Tibère, ce qui explique le dégoût de ce prince devant tant de bassesse et excuse presque ses crimes. La sélection, dont il est inutile de rappeler ici les différents genres, se faisait à rebours, au profit des individus vils et lâches.

Le plus curieux exemple de l'extermination des *Eugéniques* nous est fourni par un écrivain arabe, qui nous raconte que dans une ville située sur les bords du Volga, on avait coutume de mettre à mort tous ceux qui se faisaient remarquer par leur intelligence. Je ne garantis point la véracité de l'écrivain arabe, mais dans tous les cas le fait mérite d'être signalé.

Parmi les savants qui se sont distingués par leurs judicieuses recherches sur les origines des peuples, il faut citer M. de Luschan qui a fourni une si heureuse explication à la composition ethnique du peuple juif. D'après lui, les Juifs se composent de trois éléments bien distincts.

1. Un élément *Amorrhéen* qui expliquerait l'existence des blonds parmi les Juifs. (Ces Amorites sont de la race *homo-europæus*). (var. flava).

2. Un élément *Hithite*, c'est à dire de Brachycéphales (ces Hithites dont la prodigieuse civilisation n'est connue que depuis peu de temps, furent les ancêtres des Arméniens).

3. Un élément sémitique dolichocéphale, brun, qui est le plus nombreux.

(1) L. WOLTMANN, *Politische Anthropologie*. Leipzig, 1903.

(2) OTTO SEECK, *Der Untergang der antiken Welt*. Berlin, 1897-1901.

M. Weissenberg qui a consacré un savant mémoire (1) aux Juifs de la Russie méridionale ne partage pas entièrement cette manière de voir. Il voit dans les Juifs brachycéphales, qui de plus présentent certains caractères mongoloïdes des descendants de différentes peuplades du Caucase et des Khazars que des Juifs pénétrant en Russie par le Sud-Est, auraient réussi à convertir à leur foi. Il y a plus de vingt ans, que j'ai signalé ce fait moi-même, pour les Khazars, du moins, et j'ai toujours été convaincu de la dualité du type anthropologique des Juifs européens. Les Juifs ont été absorbés par ceux qui avaient adopté leur foi, mais non sans leur imprimer certains de leurs caractères typiques.

Examinons le problème des races, autrement délicat et complexe.

La première et primordiale question qui se présente concerne le monogénisme et le polygénisme.

Quatrefages tenait pour une origine unique; Broca, et depuis Hovelacque furent polygénistes; M. Hervé l'est encore. Je me borne à citer quelques noms parmi les plus connus. Loin de moi la pensée de vouloir prendre fait et cause dans ce débat. J'observerai seulement que celui qui a fait de sérieuses études de généalogie scientifique et qui a une notion exacte d'une table d'aïeux dans ses innombrables ramifications ascendantes, ne peut même pas concevoir l'idée du monogénisme.

Les vieilles dénominations ont disparu, on ne parle plus de race caucasique, vocable aussi prétentieux que faux, lequel cependant avait flatté notre jeunesse. D'aucuns sont revenus aux termes latins, employés jadis, par Linnée qui paraissent mieux s'accorder avec l'histoire naturelle de l'homme. La jeune école anthropologique allemande les a adoptés pour mettre un terme aux confusions fâcheuses qui résultaient de l'emploi inconsidéré des noms *Aryens*, *Touraniens*, etc. M. M. Wilser, Penka, Ammon, Woltmann Kraitschek, etc. rejettent donc les anciennes dénominations et adoptent une nomenclature plus simple et plus rationnelle.

M. Wilser fut le premier à préconiser l'origine européenne des Aryens; il distingue deux races primitives, *homo dolichocephalus* et *homo brachycephalus* d'où sortirent:

1. La race blanche, *homo europaeus dolichocephalus*. Cette race se compose de deux variétés: *var. flava* originaire du Nord,

(1) S. WEISSENBURG, *Archiv für Anthropologie*, Bd. XXIII.

de la Scandinave, où M. Retzius fils a constaté l'existence de ses plus purs descendants actuels et *var. méditerranæa*, qui comprend les Sémites, les Berbers, les Ibères, etc.

2. la race noire *homo niger* avec *var. Africa* et *var. Australis*.

3. enfin la race jaune *homo brachycéphalus*, également avec deux variétés: *var. asiatica* et *var. alpina*. Une de ces variétés comprend les Mongols proprement dits, l'autre les Alpines, c'est à dire les Mongoloïdes européens, arrivés dans notre continent à une époque fort reculée. Nous trouvons leurs congénères formant une longue trainée non interrompue, depuis les Alpes jusqu'au pied du Pamir, à travers la presqu'île balcanique, l'Asie Mineure, et le Nord de la Perse. L'école allemande et d'autres savants encore sont convaincus de l'origine asiatique de cette race.

M. de Lapouge, d'accord en principe avec M. Wilser, ajoute à ces races quelques autres appartenant toutes à la préhistoire et qui n'existent plus qu'à l'état sporadique.

En Italie, M. Sergi a fondé une autre école. D'après lui, la race blanche est originaire de l'Afrique. Le savant professeur de Rome défend cette opinion avec autant d'esprit que d'érudition.

En France M. Deniker a également pris position dans la question des races et son ouvrage richement documenté préconise des théories aussi éloignées de l'école allemande que de celle de M. Sergi. On peut ne pas partager les opinions du savant bibliothécaire du Muséum de Paris, mais il faut rendre justice à sa vaste érudition et à son impeccable méthode scientifique.

Enfin, tout récemment deux savants se sont jetés dans la mêlée avec des publications de marque. Je veux parler de M. Woltmann le vaillant fondateur de la *Politisch Anthropologischen Revue*, auteur de la *Politischen Anthropologie* et de M. de Michelis qui a publié un très intéressant volume intitulé: *Origine degli Indo-Europei*.

M. Woltmann, dont j'ai analysé l'ouvrage dans l'*Archiv für Anthropologie*, se place sur un terrain spécial; d'après lui, les peuples germaniques ont été les propagateurs de toute civilisation. Les grands peuples de l'antiquité ont été de même essence et leurs émules modernes sont tous de la même race ou du moins leurs métis.

Peut être la thèse de M. Woltmann est-elle un peu absolue, mais dans tous les cas, il la défend avec beaucoup de conviction et ce qui vaut mieux avec une érudition et une compétence incontestables.

L'école Wilser — Ammon — Penka a gagné en M. Woltmann un puissant auxiliaire.

M. de Michelis se place à un point de vue diamétralement opposé. Pour lui, la civilisation aryenne est l'œuvre des brachycéphales de l'Europe centrale qui ont aussi créé la langue aryenne. Dans de longs chapitres supérieurement documentés M. de Michelis s'efforce de démolir pierre par pierre l'édifice élevé par ses adversaires. Il montre dans tous les cas un grand savoir et beaucoup d'esprit critique. J'éprouve d'autant plus de plaisir à lui rendre ce témoignage que je ne partage aucunement sa manière de voir. Toutefois les dernières lignes de son livre me paraissent sages et prudentes.

« Donc, tout semble s'expliquer et se concilier avec notre hypothèse, mais nous sommes conscients de sa valeur absolument relative et nous n'hésiterions pas à la modifier, même radicalement, si de nouveaux faits venaient à nous démontrer qu'elle est inapplicable et insoutenable » (1).

Il est certain qu'en science il ne faut pas avoir d'idées préconçues; on ne doit se laisser convaincre que par la vérité scientifique. Qu'importe si par la suite les résultats des recherches les plus laborieuses sont controuvées par de nouvelles découvertes. Il doit nous suffire d'avoir contribué, fût-ce même pour une part minime, à la manifestation de la vérité.

Dans des fouilles récentes, exécutées à Suse, M. de Morgan a découvert des inscriptions remontant à plus de 2250 ans av. notre ère, qui ont suscité des discussions retentissantes, car elles jettent un nouveau jour sur des passages importants de l'Ancien Testament. Cette magnifique découverte constitue une bonne fortune, d'ailleurs méritée; c'est un cas isolé qui ne peut échoir à tout le monde.

CHARLES DE UJFALVY.

(1) E. DE MICHELIS, *Origine degli Ariti*. Torino, 1903, pag. 699.